

– I –

## Chez le coiffeur

Lorsque nous sommes entrés, les deux jeunes femmes chinoises qui tenaient le salon ont levé les yeux vers nous et nous ont adressé un petit hochement de tête. Toutes deux étaient occupées et aucune ne semblait particulièrement ravie de nous voir. Mais Louis ne parut pas le remarquer, et nous prîmes place pour attendre notre tour.

Dès que nous fûmes assis, les deux coiffeuses ont commencé à travailler très lentement, comme si elles jouaient à qui terminerait sa tâche en dernier. Celle qui perdrait la compétition écoperait de Louis comme client, et ni l'une ni l'autre n'en avait envie. Elles prirent donc tout leur temps pour peaufiner les détails de leur travail, à petits coups précis de ciseaux et de peigne, changeant les lames des rasoirs et faisant bien admirer l'arrière de la coupe en plaçant le miroir derrière la tête de leurs clients.

À cette époque, Louis arborait une masse imposante de cheveux, barbe, moustache et sourcils. Ces derniers présentaient une forme d'accent circonflexe ou, quand Louis les

tripotait – ce qui était souvent le cas –, de petites pointes relevées comme des cornes de diable. À mon avis, il ne s'était ni rasé ni fait couper les cheveux depuis au moins six mois, peut-être davantage. Sa barbe n'avait pas reçu le moindre entretien. Il ressemblait à un homme sauvage ou à un genre de SDF qui inspire un mélange de pitié, de crainte et de répulsion.

Les reliefs d'anciens repas se dissimulaient encore dans sa moustache. Pas étonnant que les Chinoises aient pris tout leur temps. Si j'avais été l'une de ces filles, j'aurais moi aussi retardé au maximum le moment de m'occuper de lui ou bien j'aurais fermé boutique plus tôt ; peut-être même aurais-je simplement dit non en lui désignant la porte.

Mais elles étaient trop polies, gentilles ou résignées. Ou peut-être voulaient-elles simplement ne pas perdre un client. En tout cas, l'une des deux finit par en avoir terminé avec son client. La plus grande – qui semblait aussi être la plus âgée – secoua les cheveux du peignoir, puis nous invita à avancer.

— Elle t'attend, Louis.

Louis m'avisa de ce regard flou et un peu laiteux qu'il avait adopté, et avec lequel il regardait presque tout le monde. C'était un regard étrange, où une sorte d'appel à l'aide se mêlait à une résignation stoïque. Cela me ramena à la moitié de ma vie, lorsque nous étions enfants. Non, plus qu'à la moitié. À une vie entière. La sienne, en tout cas, et peut-être la mienne aussi, bientôt – qui pouvait savoir ?

— Louis ?

Il se leva et retira son bonnet, qu'il me tendit en même temps que le sac bleu où il gardait ses affaires les plus précieuses (comme ses médicaments, des papiers, son téléphone portable, dont il semblait ne plus savoir se servir, et sa carte de crédit, dont il ne se rappelait plus le code).

Il prit place dans le fauteuil.

— Que désirez-vous ? demanda la jeune Chinoise.

Elle regarda vaguement Louis, mais c'est en fait à moi qu'elle posait la question, et nous le savions tous très bien. Mais Louis était un adulte et avait encore un cerveau (qui fonctionnait à peu près).

— Qu'est-ce que tu voudrais, Louis ? Quelle longueur ? Quel genre ? Et la barbe ? Courte mais pas trop, peut-être ? Ça t'irait ?

— Court mais pas trop, s'il vous plaît.

La jeune femme hocha la tête et se mit à l'ouvrage. Si elle éprouvait la moindre répugnance, elle n'en laissa absolument rien paraître. Elle savait que Louis avait un problème et qu'il ne possédait pas tous ses moyens, mais que, peut-être, il avait été comme tout le monde autrefois. Ce n'était pas comme s'il avait toujours été ainsi, ce qui aurait été bien différent.

Elle semblait comprendre tout cela, et se mit à couper et tailler avec respect et compassion pour le vieux Louis, le Louis tel qu'il était, le Louis qu'il avait été. Non qu'il ait été fondamentalement différent autrefois, cela dit. On ne l'aurait jamais qualifié de soigné ou apprêté à aucun stade de sa carrière (si tant est que l'on puisse parler de carrière – un parcours hasardeux serait plus approprié pour décrire sa vie professionnelle).

La jeune Chinoise coupa, coupa ; d'abord avec les ciseaux, puis à l'aide de la tondeuse électrique. Peu à peu, Louis émergea de la broussaille et soudain il apparut de nouveau, tel qu'il était lorsque nous nous chamaillions autrefois. En plus vieux et plus grisonnant, simplement. Je commençai à me demander s'il n'avait pas toujours eu ce regard un peu laiteux, triste et implorant, comme pour dire que la vie était un mystère insondable et demander pourquoi il n'arrivait pas à y trouver sa place alors qu'il savait faire tant de choses avec talent. Mais personne n'avait jamais

eu la réponse à cette question. D'après mon expérience, personne n'a jamais de réponse à ce genre d'interrogation.

— Les sourcils ?

Louis me regarda de nouveau et haussa l'un des sourcils en question pour me demander mon avis.

— Si vous le voulez bien, oui, répondis-je. Ce serait super.

Ce ne serait pas super. Ce seraient juste des sourcils plus courts. Mais c'est le genre de choses que l'on dit aux gens dans le commerce. Dans la même lignée que les « Bonne journée », « Comment allez-vous ? », « Impeccable », « Pas de problème » et autres « Ce n'est pas grave ».

Louis s'adossa dans son fauteuil et ferma les yeux tandis que la coiffeuse s'attaquait à ses sourcils.

Je me demandai s'il ne commençait pas à développer une cataracte et dans quelle mesure cela ne contribuait pas à rendre son regard si laiteux. Il avait déjà un glaucome et avait souffert de beaucoup de maladies.

Peut-être ne s'était-il pas suffisamment occupé de lui. Il avait vécu avec Bella pendant quinze ans, et sept avec Kirstin. Elle l'avait quitté il y a dix ans, et il avait passé une bonne décennie à se négliger. Munie d'un peigne et de petits ciseaux, la jeune femme tailla habilement les sourcils broussailleux. Lorsqu'elle en eut terminé, Louis avait l'air parfaitement normal. Il ne restait plus rien de l'homme sauvage. Il était même presque séduisant. À vrai dire, je me demandai même s'il n'était pas plus bel homme que moi, ce qui me parut possible. Puis je songeai que, de toute façon, le physique n'est pas si important – comme disent tous ceux ayant un physique ordinaire.

Il lui fallut un bon moment pour faire tout cela et, quand ce fut achevé, elle prit le temps de lui montrer le résultat à l'arrière avec les deux miroirs. Une fois son travail accompli, elle ne factura cependant aucun supplé-

ment, juste le prix normal pour une coupe. Louis me regarda payer ; je sortis l'argent de son portefeuille, et la jeune femme parut surprise du pourboire que je lui laissai, alors qu'elle le méritait amplement.

Nous la remerciâmes et je tendis son portefeuille à Louis tandis que nous sortions du salon.

— Je lui ai donné un pourboire avec ton argent, lui dis-je. J'espère que ça ne t'a pas dérangé.

Il ne répondit pas et se contenta de remettre le portefeuille dans le sac bleu.

— Alors, je suis comment ? demanda-t-il en jetant un œil à son reflet dans une vitrine.

Le soleil brillait, haut dans le ciel, transformant les vitrines en miroirs.

— Très bien, lui dis-je. Elle a fait du bon boulot.

— Où est mon bonnet ? demanda Louis.

Je le lui donnai, et il l'enfila.

— Tu ne vas pas avoir trop chaud avec ça ? lui demandai-je.

— Non, et puis ça va se couvrir, de toute façon.

Je vis la marque Piping Hot sur l'étiquette de son bonnet. Tandis qu'il le calait sur sa tête, je vis aussi clairement, et pour la première fois, la cicatrice qu'il avait. Elle avait bien cicatrisé, mais était encore vilaine. Je n'aimais pas du tout cette idée – qu'on vous ouvre le crâne pour en sortir un morceau de cerveau, même malade.

— Allons prendre un café, dit Louis. Je te paye un café.

Louis avait toujours cette façon de vouloir paraître particulièrement généreux, même quand il s'engageait dans de menues dépenses.

— Je t'offre un café, répéta-t-il. Ou à déjeuner.

Nous avons marché un moment dans la rue. La banlieue de Brisbane me faisait penser à l'Amérique, avec cette impression d'espace où les bâtiments poussaient en largeur

plutôt qu'en hauteur (comme on le voit dans les villes de campagne).

— Pourquoi pas ici ?

Il y avait des cafés partout, mais de nombreuses tables étaient libres à la terrasse de celui-ci. Les serveuses étaient jeunes et aimables. Pas chinoises, malaisiennes, peut-être. Mais je suppose que toutes étaient désormais australiennes. Elles avaient un jour débarqué en étant chinoises ou malaisiennes, et aujourd'hui elles étaient australiennes, de la même façon que les anciens Anglais, Irlandais, Grecs et Écossais des générations précédentes.

Nous prîmes place à une table, et une serveuse nous apporta le menu.

— Pourriez-vous allumer un de ces chauffages ? lui demanda Louis. J'ai un peu froid.

— Tu préfères qu'on s'installe à l'intérieur ? dis-je.

— Non. Mais je veux bien qu'on allume ce chauffage.

— Bien sûr, répondit la serveuse. Pas de problème.

Sur ce, elle ouvrit une valve et appuya sur un bouton pour faire jaillir la flamme.

Lorsqu'elle fut partie, je dis à Louis :

— Comment se fait-il que personne n'ait de problème, ici ?

Il me dévisagea, l'air perplexe.

— Tout le monde dit tout le temps « Pas de problème », expliquai-je. Je n'arrive pas à croire qu'ils n'en aient pas.

Il ne répondit pas et se contenta de me fixer. J'y étais habitué. Il faisait cela depuis que nous étions gamins.

Voyant qu'il regardait maintenant le menu sans le comprendre, je le lui lus à haute voix.

— Je prendrai ça, dit-il.

Mais il voulut ensuite connaître le prix et, lorsque je le lui annonçai, il faillit changer d'avis.

— C'est moi qui t'invite, proposai-je.

— Non, ça va, répondit-il. Mais je trouve ça cher.

— La vie est chère, Louis.

À quoi d'autre pouvait-il bien utiliser son argent, de toute façon ? Et de combien de temps disposait-il encore pour le dépenser ? Le monde était plein de gens ayant des problèmes d'argent, mais il y en avait aussi pour qui cela n'était pas un problème ; or, ceux-là s'en inquiétaient tout de même. Ils redoutaient que quelque chose arrive sans que leur argent puisse arranger les choses.

Je me dis parfois que, si l'on commençait à établir la liste de tout ce que l'argent ne peut pas régler, elle serait bien plus longue que celle de ce qu'il peut faire.

Parfois, l'argent est aussi utile qu'un caillou dans le désert quand on n'a besoin que d'un verre d'eau fraîche.